

[Transcript] Monde Numérique - Actu Technologies / [INTERVIEW] Clara Chappaz : les 10 ans de la French Tech

Aujourd'hui, on ouvre son téléphone, on paie un ami avec Lydia, on partage sa voiture avec BlaBlaCar.

Et donc ça, on voit que les startups de la French Tech ont réussi à créer ces innovations du quotidien.

Bonjour Clara Chappaz.

Bonjour.

Vous êtes directrice générale de la mission French Tech.

Merci de me recevoir ici, au coeur de l'univers French Tech à Station F.

Peut-être pourriez-vous, avant toute chose, nous rappeler un petit peu ce que c'est que la mission French Tech exactement ?

La mission French Tech, c'est une administration qui fait partie du ministère de l'économie et qui depuis sa création en 2013, en fait, cette année, nous dix ans, je suis sûre qu'on y reviendra, a le même objectif, finalement, la même mission, celle d'accompagner l'écosystème

de startups en France à se développer, à grandir et à prendre toute la place qu'ils devraient occuper dans le monde économique.

C'est vrai que c'est un nom qui est devenu quasiment générique, la French Tech, tout le monde connaît d'une part, et puis on met beaucoup de choses sous le nom French Tech, d'ailleurs.

Complètement, et je pense que c'est d'ailleurs un des signes du succès de cette première décennie de la French Tech, quand en 2013, donc on se replonge un peu en arrière, émerge cette idée de comment est-ce qu'on peut travailler tous ensemble, entrepreneur, investisseur, structure d'accompagnement, tel que les incubateurs, à faire émerger cet écosystème Tech entrepreneurial en France, et que l'État se dit, j'y ai ma place et je dois y occuper un rôle important en créant la mission French Tech, je pense qu'on aurait pu imaginer de plus beau succès que de se dire que finalement le nom French Tech, qui est une marque de l'État à la base, est tombé dans le langage courant pour désigner cet écosystème, et donc loin de nous, sont les années où on se demandait un peu, peut-être quand on était de l'autre côté de l'Atlantique, ce qui se passait d'un point de vue technologique en France ou en Europe.

Aujourd'hui, le petit coque rouge est reconnu en France et est porté très fièrement par nos entrepreneurs et à l'international, quand on se déplace, et tout à fait, au CES, au Web Summit où on va dans quelques semaines, ou encore à Slosh, à Helsinki. On a ce symbole French Tech qui vient avec nous, toutes les entreprises qui le portent fièrement et qui permet de mettre en visibilité et donc d'assurer une certaine attractivité du secteur.

Dix ans de French Tech, si on devait retenir, je ne sais pas, deux trois noms ou deux trois événements, deux trois non-start-up emblématiques.

Alors ce qui je pense aussi est signe de la maturité de l'écosystème, c'est qu'on a pu, où les entrepreneurs et entrepreneurs ont pu créer dans ces premières dizaines d'années un certain nombre d'innovations qui sont rentrées dans notre quotidien.

Donc on ne parle plus des innovations et on pourrait imaginer des innovations un peu farfelues qui ne sont pas possibles.

[Transcript] Monde Numérique - Actu Technologies / [INTERVIEW] Clara Chappaz : les 10 ans de la French Tech

Parce qu'il y en a eu, hein, pardon, mais moi je m'en souviens, j'ai connu les débuts de la French Tech, il y en a eu entre les objets connectés qui servaient à des choses bizarres.

J'y imagine.

Mais on a besoin aussi de cette puissance d'innovation et avant tout pour créer le monde de demain. Mais je reviens à mon idée du quotidien.

Aujourd'hui on ouvre son téléphone, on paie un ami avec Lydia, qui est une boîte de la French Tech.

D'ailleurs notre programme French Tech 120x40, je reviendrai peut-être un peu plus en détail sur ce programme.

On partage sa voiture avec Blablacar, 2013 je pense que l'idée d'ouvrir sa porte pour accueillir un étranger et faire un bout de trajet ensemble était complètement farfelue pour le coup.

Mais aujourd'hui c'est possible grâce à Blablacar, elle s'est même devenue un usage. On fait un Blablacar.

Et puis c'est une réussite entrepreneuriale française.

Tout à fait.

Je pense aussi du point de vue entreprise, des logiciels comme Konto ou encore Payfit qui sont rentrés dans le quotidien ou peut-être Soil sur les tickets et restaurants.

On a aujourd'hui des entreprises où les employés vont demander à leurs ressources humaines, est-ce qu'on peut avoir Soil pour les tickets et restaurants.

Donc c'est vraiment un point important parce que...

C'est la dématérialisation du ticket et restaurants, plus de papier, tout sur une carte ou même dans le téléphone.

Et donc ça on voit que les startups de la French Tech ont réussi à créer ces innovations du quotidien.

Aujourd'hui c'est deux Français sur trois qui utilisent les services ou les produits des startups de la French Tech, des 25 000 startups de la French Tech de façon quotidienne ou en tout cas régulière.

Mais bien sûr, le propre des startups, c'est qu'il y en a beaucoup qui naissent et il y en a quelques-unes qui deviennent les stars comme celles dont on vient de parler.

Et puis il y en a aussi beaucoup qui meurent.

Bien sûr.

Alors je dis souvent les startups pour une grande majorité d'entre elles.

Donc sont quoi ?

Elles ont des entreprises jeunes, innovantes, avec de fortes ambitions de croissance qui développent un produit technologique ou un service technologique.

Elles sont souvent financées soit dans cette partie de recherche de croissance ou soi-même parce qu'elles sont sur des processus de recherche et de développement très long ou peut-être qu'elles ont besoin de passer à l'échelle industrielle pour produire leurs produits et d'ouvrir des usines.

Donc elles ont besoin de financement.

Toutes ne vont pas chercher ce financement.

Il y a aussi des startups qui s'auto-financent, mais une grande partie va faire appel à du financement.

Et ce financement, on l'appelle le financement de capital risques.

Donc je pense qu'il faut toujours se rappeler que ça fait partie du processus d'innovation d'une startup de prendre des risques et en effet, il y en a pour toutes celles que j'ai citées qui se sont inscrites dans les usages des français, il y en a tout autant voire même davantage qui aujourd'hui ont porté un projet qui a pivoté, qui peut-être s'est arrêté, mais c'est pas grave parce que c'est ça aussi la maturité de l'écosystème de la France Tech dix ans après, c'est de voir qu'on a des personnes qui se sont lancées une première fois et puis se sont relancées, on a peut-être des employés de ces startups à succès que j'ai cités qui aujourd'hui sont partis et créés leurs propres projets entrepreneuriaux.

D'ailleurs c'est un peu une tendance du moment, les historiques quittent les startups des débuts de la France Tech, on va dire, et puis...

Relance d'autres projets, mais c'est magnifique, c'est ça un vrai écosystème, c'est de voir qu'on peut créer cet écosystème qui va au-delà d'un simple succès, d'une simple entreprise, mais vraiment qui perdure et qui crée des opportunités.

Donc dix ans, je pense, on a permis de créer et d'atteindre un certain stade de maturité où on a aujourd'hui à la fois les talons et certains d'entre eux qui ont vécu de très belles expériences et qui se relancent, et aussi une capacité à attirer les talons étrangers via des dispositifs comme le French Tech Visa par exemple.

On a le financement en 2013, les startups de la France Tech, donc le nom émergeait seulement à l'époque, avaient levé en tout et pour tout sur l'année moins de 1 milliard d'euros.

En 2022, l'année dernière, on est à 13.5 milliards, on a une accélération de la capacité de ces entreprises de se financer, de lever de l'argent, qui est aussi bien arrivé à mobiliser les acteurs plus traditionnels du financement via des initiatives comme Tibi, 1 et le 2ème volet qui s'est lancé cet été.

Alors, parenthèse, qu'est-ce que c'est Tibi ?

Tibi, c'est quoi ? C'est mobiliser les acteurs institutionnels du financement, les assurances, les banques, etc., à pouvoir aller soutenir l'investissement dans les startups en finançant ces fonds de capital risques.

Donc ils vont eux donner de l'argent au fonds de capital risques et les fonds de capital risques vont pouvoir déployer cet argent dans les projets entrepreneuriaux.

Du coup, le troisième élément de succès, donc talent financement, et c'est un des défis, je pense, quand on se projette dans l'avenir, c'est d'avoir réussi à créer un écosystème assez divers dans les entreprises que je vous ai citées.

On a aussi bien des logiciels, des plateformes de marché qui visent, par exemple, mettre en relation un conducteur et quelqu'un qui veut trouver un moyen de transport, pour la placard, des outils de paiement comme Lidia.

Donc on a, je pense, montré qu'on pouvait réussir à porter un projet entrepreneurial, et c'est une des grandes forces de la French Tech dans un très grand nombre de secteurs. Parfois, c'est même assez éloigné de la tech, il y a des choses qui sont plus, qui

relèvent plus du commerce, du business que de la technologie et de l'innovation technologique à proprement parler.

Je pense que dans l'innovation technologique, il y a à la fois les outils qui permettent à ce genre de plateformes de se mettre en place et de passer à l'échelle.

Par exemple, dans une plateforme de mise en relation commerciale, j'ai cité BlaBlaCar, j'aurais pu citer Back Market sur le reconditionné ou Vestaire Collective sur les produits vêtements, sacs et autres d'occasions.

Il y a énormément de technologie derrière ces plateformes parce qu'il y a un certain nombre d'algorithmes propriétaires, parce que quand on met beaucoup de produits en ligne, il faut pouvoir trouver une manière de les montrer, qui est la plus satisfaisante possible pour le client.

Il y a beaucoup de outils aussi de personnalisation, il y a énormément d'innovation technologique sur toute la partie logistique, il y a énormément d'innovation technologique sur la partie sécuritaire.

Dans la création de ces nouveaux usages, qui en soi sont des innovations, ces usages digitaux, elles ne sont rendues possibles que par la création d'un certain nombre de technologies.

Mais ensuite, et c'est là justement où je voulais ouvrir, dans les défis qu'on a, on va célébrer la semaine des 10 ans de la French Tech du 16 au 22 octobre, donc on se retournera avec une certaine fierté sur ce qui a été accompli, mais on se projettera aussi surtout sur ce qu'il reste à l'arrivée.

On va parler d'ailleurs des tendances actuelles et futures.

Je pense qu'on va aller.

Et un des grands défis, c'est de s'assurer que les succès qu'on voit aujourd'hui, ces entreprises qui sont rentrées dans notre quotidien, qui sont souvent des entreprises plutôt numériques, peuvent être répliquées sur des entreprises de technologie et notamment d'innovation de rupture.

C'est le programme qu'on a lancé qui s'appelle le French Tech 2030, qui accompagne 125 cloréas d'innovation de rupture dans des secteurs stratégiques, comme la santé avec les biothérapies, comme la transition écologique.

Ça part d'un constat qui est que ça manquait un peu, parce que c'est vrai qu'il y a pas mal de startups deep tech, comme on dit, qui arrivent des centres de recherche, etc.

Avec là, pour le coup, des choses très, très, très innovantes, des brevets, etc.

Des prix Nobel parfois.

Ils ne font pas partie de la French Tech, la plupart du temps, ce genre-là.

Alors ils font partie de la French Tech, parce que toute startup technologique fait partie de la French Tech.

Et on a un réseau formidable de capital et de communauté French Tech, qui sont des associations de proximité dans lesquelles ce genre de structures sont bien sûr les bienvenues, mais même une grande priorité.

Mais peut-être qu'ils ne faisaient pas encore assez partie de programmes, par exemple, comme le French Tech 120 X 40, qui est le programme qui accompagne, que l'on a lancé à la mission French Tech en 2019, qui accompagne les startups les plus développés.

Alors il y en a certaines, il ne faut pas assez pas tout blanc ou tout noir.

Il y a sur le Next 40, 7 startups deep tech.

La plupart d'entre elles sont industrielles.

C'est des entreprises comme Diena Script, qui créent une technologie de réplication ADN, des entreprises comme Insect ou Inovafid, qui produisent des insectes pour remplacer les protéines animales, encore une fois, un procédé industriel.

Donc on voit ce genre de leader du French Tech 120 X 40 émergé.

Mais c'est sûr qu'on a une conviction, c'est qu'on a besoin de ce genre d'entreprise-là, de startups de la French Tech, qui vont s'attaquer à ce genre d'innovation.

Le plan France 2030, qui a été lancé par le président Emmanuel Macron en octobre 2021, a listé un certain nombre de secteurs stratégiques dans lequel il faut aller soutenir l'innovation de rupture.

C'est, je vous disais, la santé, bien sûr, tout ce qui est numérique, notamment intelligence artificielle, cyber-sécurité, le quantique, la transition écologique.

Tous ces secteurs ont besoin d'innovation de rupture, parce qu'aujourd'hui, ils s'ouvrent une opportunité de création technologique.

Et ce qu'on voit, c'est qu'il y a, de plus en plus, et on l'encourage de startup deep tech qui se lance.

La BPI a lancé en 2019 le premier plan deep tech.

À l'époque, il y avait une centaine de startups deep tech qui étaient créés par an.

Aujourd'hui, on est autour de 300 et l'objectif, c'est d'atteindre les 500.

D'accord.

Mais alors attendez, je ne sais pas.

Ça, c'est effectivement la quantité, c'est important, mais la qualité, ça l'est aussi.

Il y a eu, effectivement, des hauts et débats en 10 ans de French Tech.

On mesure souvent ça au niveau de, avec les niveaux de levée de fonds, avec des années record, vous en avez cité, d'autres qui étaient plus creuses.

En ce moment, on en est où ?

Alors, c'est une bonne question.

Je reviendrai à l'angle deep tech et la qualité, parce que c'est justement ce qu'on fait avec le programme French Tech 2030, c'est de se dire si le plan France 2030 a listé un certain nombre de secteurs stratégiques, que les startups ont tout leur rôle à jouer pour créer des innovations sur ces secteurs.

50% des 54 milliards de France 2030 doivent aller vers des acteurs émergents.

Nous, la French Tech, notre rôle, c'est de pouvoir accompagner les acteurs de l'innovation, les startups deep tech et d'innovation de rupture de ces secteurs à accélérer, à aller plus vite, pour qu'on voit de plus en plus de très grandes réussites dans les années à venir.

Ça, c'est un vrai objectif pour les prochaines années.

Et donc, French Tech 2030, c'est 125 startups d'innovation de rupture qui vont bénéficier d'un accompagnement tout particulier de la mission French Tech, mais couplé aussi à la BPI et à France 2030 pour la partie du financement.

Et il y a déjà des candidats pour ça ?

Il y a 125 L'Oréa qui ont été dévoilées à Vivatech.

C'est des startups comme Altaro, avec qui j'étais tout à l'heure, qui utilisent à la fois des technologies numériques et des technologies d'objet connectés pour mesurer les déchets et l'impact carbone des bâtiments dans la construction.

Eolink était là aussi ce matin, qui créait des Eoliennes flottantes autour de Brest ou peut-être Hélicite Plante, qui change l'ADN des plantes pour que les plantes transpirent moins et en transpirent moins, elles consomment moins d'eau, donc aussi une dimension très vertueuse sur l'écologie.

C'est tout ça aujourd'hui, ou en tout cas demain, les géants de la French Tech, parce que c'est des startups qui sont sur les secteurs dont on a besoin, les secteurs sur lesquels tout est inventé, on reviendra probablement à l'intelligence artificielle, c'est tout un pont qui s'ouvre.

Et je pense qu'on a aujourd'hui une opportunité, non pas seulement de créer des très belles entreprises numériques qui sont peut-être un peu sur la fin de la chaîne de valeur, mais de remonter et d'avoir aussi bien des innovations entrepreneuriales technologiques sur le numérique,

mais que sur les batteries électriques, par exemple si on prend la chaîne de l'automobile vers corps, créer des batteries électriques à Dunkerque et annoncer la semaine dernière, ça a levé de fond record de 850 millions je crois, mais aussi sur créer des nouveaux véhicules.

On a un certain nombre de startups qui aujourd'hui travaillent sur créer beaucoup plus petits et plus légers véhicules pour pouvoir se déplacer, et ensuite sur les visages comme la black art.

On remonte la chaîne de valeur et c'est ça l'opportunité de la French Tech de demain. Mais est-ce que ces entreprises aujourd'hui ont encore besoin d'un accompagnement de l'État ?

Complètement parce que je reviens à votre question à laquelle je pensais retourner.

Quel est le contexte aujourd'hui ? Le contexte est un peu paradoxal parce qu'à la fois on a dix ans d'expérience, de maturité, on se le disait les fonds n'ont jamais eu autant d'argent, ce qu'on appelle le dry powder, donc le montant qui est levé, qui aujourd'hui est disponible dans les fonds d'investissement.

Donc les investisseurs sont chavouillants, c'est ce que vous voulez dire ?

Mais, le monde a un petit peu changé par rapport aux années post-COVID où qu'est-ce qu'il s'était passé ? On avait vu une espèce d'emballlement de la digitalisation où quand tout était fermé, les usages digitaux ont accéléré, les startups du digital ont eu des taux de croissance exponentiels, et donc ça a créé un peu, et en plus l'argent étant gratuit, ça a créé à cette époque un effet peut-être un peu d'emballlement.

De bulle ? De bulle ? Je dirais emballlement.

Qu'est-ce qu'on voit aujourd'hui ? C'est que ce dynamisme a changé, la remontée des taux, couplé au conflit en Ukraine et les répercussions qu'on a pu voir sur l'énergie, et puis le contexte économique global, notamment lié aux marchés et aux indices technologiques sur les marchés étrangers qui ont pu peut-être perdre un peu en valeur, fait que les fonds

d'investissement sont dans des thèses d'investissement peut-être un peu différentes et regardent avant

toute chose la rentabilité.

Ça ne veut pas dire que les startups de la French Tech se doivent d'être toutes rentables au jour 1 de leur création, non, on est, je le disais, une innovation de rupture, startup industrielle, il faut pouvoir investir une startup industrielle comme Vercor.

Avant d'avoir son premier revenu de revenu, il faut non seulement qu'elle construise sa recherche et le développement, mais en plus qu'elle construise son usine, mais en plus qu'elle fasse fonctionner son usine avant d'avoir la première bête à vendre à ses clients.

Donc c'est une startup qui, de fait, ne pourra pas être rentable au jour 1.

Donc il faut que les investisseurs soient rassurés et aussi se montrer patient.

Exactement.

Et il faut que les startups puissent montrer quel est ce chemin par la rentabilité.

Ça c'est un petit peu nouveau parce qu'on sort de quelques années de hyper-croissance à tout prix, où il fallait surtout dépenser pour croître plus vite.

Et donc c'est là où en fait je pense qu'on a finalement encore plus besoin d'accompagnement.

En tout cas c'est ce qu'on voit avec les startups qu'on accompagne, c'est que dans ce changement de paradigme se crée un certain nombre de défis, donc le défi du financement sur lequel l'État fait toute sa part avec le plan France 2030, mais nous, notre objectif avec le programme French Tech 2030, c'est de pouvoir aider les startups à mieux comprendre quels dispositifs sont les plus pertinents pour eux à quel moment de leur développement.

Je parlais de startups industriels, il y a un dispositif exceptionnel qui s'appelle l'appel à projet première-usine.

Première-usine c'est quoi ? C'est juste un entrepreneur avec un projet industriel et j'ai besoin de fonds pour financer ma première-usine, pour justement commencer à commercialiser. Donc ça, ça fait partie des dispositifs qui peuvent être mobilisés.

Mais je pense qu'au-delà de la question du financement, quand même cette question de la rentabilité revient de plus en plus sur la table, ça a permis quelque chose qui je trouve peut-être un peu, enfin peut-être même très positif, c'est de sortir ou en tout cas de ne plus avoir la focale uniquement sur le financement, mais de penser au revenu.

Pourquoi ? Parce que la rentabilité c'est les revenus et les coûts, donc il y a certes la partie de travail sur les coûts, mais il y a avant tout comment j'ai plus de revenus.

Et là, via le programme French Tech 2030 et via une initiative qui s'appelle « Je choisis la French Tech » qu'on a lancé en juin, je pense qu'on touche du doigt un peu le pivot.

On parlait disant le pivot pour la prochaine décennie, c'est de se dire « L'écosystème est arrivé à maturité, mais comment est-ce qu'on fait collectivement pour pouvoir aider les startups à vendre davantage leurs produits, notamment au grand groupe, aux collectivités locales, à l'étranger ? »

C'est sans net 1 indéniable, c'est toujours difficile pour une entreprise, une start-up d'aller vendre son produit à ce genre de grand décideur, mais pourquoi ? Parce qu'une start-up, on en parlait en introduction, c'est risqué, ça a du capital risque, donc forcément un acheteur doit mesurer la prise de risque dans ses décisions d'achat, donc il est certainement

plus difficile aujourd'hui, c'est ce qu'on voit quand on traîchera avec les startups, pour une start-up de vendre à un hôpital que vendre au ministère des Armées, parce que le ministère de les Armées a certainement plus l'habitude de la prise de risque et donc a déjà fait un certain travail sur comment mesurer, prendre en compte et accompagner à la prise de risque.

Mais du coup, on est extrêmement mobilisés sur cette question parce que je pense que c'est une des clés pour continuer à grandir et avoir l'écosystème se développer. On a fait un très bon travail à créer un écosystème, il a une marque, il est reconnaissable, il y a un vrai collectif, entrepreneur, investisseur, association, état, on travaille tous ensemble. Maintenant, le défi, c'est peut-être un peu de casser les barrières et d'arriver à mieux rapprocher cet écosystème de l'écosystème des grands groupes, de l'écosystème des collectivités locales et des acheteurs publics, parce que c'est seulement en ayant la confiance de ces grands clients qu'on pourra déployer des solutions à l'échelle et donc il faut pouvoir accélérer là-dessus.

Et peut-être que finalement, c'est un peu logique, on avait dans les premières années besoin de très fortes identifications, de créer la visibilité autour de ce monde des startups qui du coup a été peut-être un peu traité comme un monde à part. Mais au final, une startup, c'est quoi ? C'est une entreprise comme une autre qui doit gagner de l'argent, convaincre ses clients, développer ses innovations.

Qui commence par embrûler en général.

Et aujourd'hui, justement, c'est pour ça que là où je pense que l'accompagnement est le plus nécessaire, c'est à trouver ses clients.

Il y a une étude de la Banque de France récente qui dit que les deux tiers des startups ne sont pas rentables, les startups de la French Tech.

Oui, ou alors 30% le sont déjà.

Oui, surtout des pensions, on voit le verre à moitié plein ou à moitié vide.

Je pense qu'il ne faut pas diaboliser le fait qu'une startup ne soit pas rentable.

Parce qu'on est, je le disais pour la plupart, sur des innovations de rupture qui vont prendre énormément de temps à être développés.

Et quand on parle de startups industriels, donc French Tech 2030, les 125 lorais, il y en a 70% qui vont à terme ou ont déjà ouvert une usine.

Donc c'est vraiment les startups d'innovation de demain, la plupart doivent passer par ces procédés.

Donc, de facto, ces business-models font qu'on n'est pas rentables au début, parce qu'il y a besoin de temps.

Mais...

Oui, mais alors comment rassurer les investisseurs ? Et puis, alors, les font directement, ceux qui vont mettre l'argent, et puis derrière, tout le monde, en fait, tous les investisseurs même individuels, etc.

Je pense qu'il faut... Ce qu'on observe, c'est que les dirigeants des startups ont très bien compris ce changement de paradigme, et souvent dans l'action, on n'est pas du tout dans un monde où les gens seraient un peu figés, ne pas trop savoir comment passer ce paradigme de l'hyper-croissance à la profitabilité.

[Transcript] Monde Numérique - Actu Technologies / [INTERVIEW] Clara Chappaz : les 10 ans de la French Tech

Donc, on voit des entreprises qui se remettent en question sur leur trajectoire de rentabilité, peut-être utilisent aussi le moment actuel pour se dire qu'il y a des opportunités qui s'ouvrent, de consolidation, de croissance externe, peut-être...

Donc acquisition, fusion, etc.

Acquisition, fusion.

Comment est-ce qu'on arrive à passer à l'échelle et à pouvoir avoir, du coup, une belle croissance des revenus ?

Mais on sent qu'à vous écouter que c'est ça que le message de l'État aujourd'hui, finalement, par rapport au start-up.

Le message, c'est qu'en tout cas, on est là pour les accompagner, on est là pour les accompagner à se débloquer.

La réussite, je pense, de la mission French Tech des 10 premières années, c'est d'avoir créé ce collectif.

Il n'en tient qu'à nous et on est 100% mobilisés d'arriver aujourd'hui à finalement ouvrir les portes de ce collectif pour mieux le connecter aux grands groupes, aux acheteurs publics, aux collectivités locales et faire en sorte parce qu'avoir des innovations exceptionnelles mais qui restent dans le placard, ça ne sert pas à grand-chose à la fin. Et donc, si on veut en plus s'assurer que ces entreprises puissent continuer à croître, à déployer leurs innovations, à créer de l'emploi.

Aujourd'hui, c'est 1.1 million de personnes qui travaillent dans les start-ups de façon directe ou indirecte partout en France sur nos territoires.

Il faut qu'on puisse ancrer l'utilisation de leurs produits et de leurs services et on est mobilisés.

Bien sûr.

Alors, voilà pour le volet économique, on va dire, le volet technologique, où est-ce qu'on en est aujourd'hui ? Quelles sont les tendances en matière d'innovation dans la French Tech au sens très large ?

Vous l'avez déjà un peu évoqué, l'IA, etc.

Qu'est-ce qui est-ce que... parce que c'est aussi une bataille internationale.

Donc, où est-ce que les Français vont pouvoir véritablement jouer des coups et sortir leur épingle du jeu ?

On voit deux secteurs aujourd'hui qui tirent vraiment l'écosystème et sur lequel il y a beaucoup d'espoir mais aussi de raison d'espect.

C'est l'intelligence artificielle que vous en avez parlé et tout le secteur au sens large, c'est très vaste mais de la transition écologique.

Sur la transition écologique, je commence là, on est face à un défi d'une taille immense dans laquelle il va falloir changer un grand nombre de comportements mais dans laquelle aussi il va falloir un certain nombre d'innovations.

On a la conviction et ce depuis le lancement de la mission French Tech que les start-ups technologiques ont une part des solutions sur la partie innovation.

C'est ce que je disais tout à l'heure, le plan France 2030.

La moitié des crédits du programme French Tech 2030, donc qu'on a créé pour accompagner ces grandes innovations, sont des crédits qui sont directement dans la transition écologique.

Par exemple, j'ai cité tout à l'heure Hélicite Plante qui modifie la DND Plante pour qu'elle consomme moins d'eau et donc avoir un comportement plus vertueux sur le développement agricole. J'aurais pu citer Javlo qui est une entreprise dans l'agriculture qui utilise la data pour optimiser le stockage de grains et donc moins de pertes et donc encore une fois une agriculture plus vertueuse.

J'aurais pu citer des entreprises comme Life qui travaillent sur l'hydrogène vert dans la région de Nantes.

On a vraiment des innovations à la fois dans la mobilité, dans l'énergie, dans l'agriculture. Tous les secteurs doivent se réinventer et on a des entrepreneurs fabuleux qui font ce choix d'aller utiliser leurs innovations pour créer ces start-up.

French Tech 2030, c'est 125 loréats donc la moitié sur la transition écologique et la moitié des entreprises ont un lien très fort avec la recherche.

D'ailleurs je crois que sur les fondateurs, 30% d'entre eux ou 28% exactement ont un PhD donc sont docteurs et c'est un des grands enjeux, c'est comment est-ce qu'on peut finalement accompagner le rapprochement entre cet univers de la recherche et l'univers des start-ups pour créer ces innovations.

Éviter que les chercheurs partent à l'étranger.

L'année dernière, la Green Tech donc c'est startup de la transition écologique et le secteur qui a levé le plus en France c'était 15% de tous les fonds levés et ça nous place en tête non seulement de l'Union européenne mais aussi de l'Europe au sens large donc devant le Royaume-Uni pour ce secteur et je pense que c'est un signe extrêmement positif parce que ça concilie à la fois les talons qu'on a en France sur ces questions de recherche et de développement appliquées à la transition écologique peut-être une question de valeur.

Je pense qu'on a un pays où on a des entrepreneurs très engagés qui ont envie de faire des choses qui ont du sens, qui ont de l'impact.

C'est vrai qu'on le voit quand on est à l'étranger où la France a un discours et une prise de conscience du problème environnemental que n'ont pas forcément les autres pays, les autres entrepreneurs.

On le constate sur les salons comme le CEVS etc.

Tout à fait.

C'est surtout les Français qui parlent de ça.

Et avec un soutien, il y a un cadre de l'État qui je pense ne peut que soutenir l'accélération.

On entend en ce moment beaucoup parler de la crise des logements et des mesures DPE sur le marché du logement locatif et que, sous un certain score, A, B, C, D, E, F, à partir d'une certaine allée, les logements ne pourront plus être loués.

Il y a énormément de start-up qui travaillent sur la décarbonation du secteur de l'immobilier, que ce soit Hoffman sur le cibon décarboné, Altaro dont je parlais tout à l'heure qui mesure les déchets et les émissions carbone dans le secteur de la construction, DeepKey, une FrenchTech120 qui aide aussi sur la mesure et la compréhension de l'impact carbone du bâtiment.

Ce secteur est très riche et je pense que l'effort qui est fait en France notamment via le secrétariat pour la planification écologique permet aussi d'avoir un horizon

de temps assez long parce que c'est des innovations qui prennent du temps et donc pour lesquelles il faut en parler de la patience des investisseurs, il faut avoir un peu une vision long terme de où est-ce qu'on veut aller et le fait qu'on sache de façon très précise où est-ce qu'on veut aller en tant que pays sur ces questions permet ce foisonnement d'innovation.

Alors ça c'est la GreenTech, ce sont les GreenTech du côté de l'intelligence artificielle maintenant.

Alors on a vu des choses comme Mistral, Mistral.ai qui vient un petit peu de sortir du bois, on sait pas trop encore mais ils viennent d'annoncer leur premier produit, une start-up dont on parle beaucoup qui a déjà fait beaucoup de buzz alors qu'on sait pas trop ce qu'elle va nous sortir mais il y a d'autres choses.

Alors l'intelligence artificielle je pense que c'est le deuxième secteur sur lequel on a une très grande France en France.

D'abord grâce aux talents, encore une fois on a certaines des meilleures universités labo de recherche sur la question, on a des dispositifs qui permettent à ces chercheurs de pouvoir vraiment être au point de leur recherche, je pense notamment à la thèse Cypher qui finance ce type de recherche et on a un écosystème qui aujourd'hui bénéficie du fait que ces talents ont été reconnus à l'étranger.

Il y a un certain nombre de grandes entreprises étrangères qui ont fait le choix technologique, qui ont fait le choix de s'implanter en France pour leur labo de recherche d'intelligence artificielle, je pense au META, je pense mais aussi des banques, JP Morgan, ça a été relocalisé son équipe de recherche d'intelligence artificielle à Paris et on commence à voir un petit phénomène qui est très intéressant je trouve, c'est des Français qui sont les meilleurs de leur domaine comme Arthur Mensch, le CEO de Mistral dont vous parliez ou encore le fondateur de Dust qui est une autre startup d'intelligence artificielle, qui sont percés par ces grands groupes mais qui reviennent et qui reviennent avec l'ambition de créer une entreprise dans l'intelligence artificielle en France, et justement de pouvoir avoir accès à ce vivier de talent en France, avec une ambition de se dire, l'intelligence artificielle c'est une nouvelle frontière, tout s'ouvre, tout est à construire, c'est un vivier d'opportunités, on a les moyens de créer l'architecture ici en Europe grâce à ce genre d'acteurs qui sont très soutenus par les fonds d'investissement, Mistraléa y a levé 105 millions en sites, je pense que c'est la plus belle levée de sites qu'on n'a jamais eu en France, et qui sont très soutenus par l'écosystème au sens large, Xavier Niel a annoncé la semaine dernière, il est dédié 200 millions d'euros à l'intelligence artificielle.

Il y a Skelway.

Il y a Skelway, il y a l'achat d'un super ordinateur.

On a longuement parlé dans ce podcast.

L'état aussi au rendez-vous, le plan sur l'intelligence artificielle qui a été annoncé en novembre 2022, il est dédié de 2.2 milliards, notamment sur la recherche et notamment sur la capacité de calcul, donc tous les ingrédients sont là, et alors petit fait dont on peut être fier aussi, on commence même à voir des acteurs étrangers décider d'implanter leur startup d'intelligence artificielle en France.

Je pense par exemple à Poolside, ces deux anciens fondateurs à grand succès d'une plateforme qui s'appelle GitHub, qui aide les développeurs informatiques, qui ont choisi Paris pour s'implanter pour leurs nouveaux projets s'intéresser sur l'intelligence artificielle.

Donc toutes les briques de l'écosystème sont là.

Maintenant on est au tout début, vous l'avez dit, Mistraléa a levé en juin.

On est au tout début de la deuxième décennie en fait.

Mais il y a de très belles opportunités devant nous et je pense que contrairement à 2013, on a l'expérience d'une première décennie et ça nous sera, je l'espère, très utile pour gagner certaines de ces batailles.

Tout de dernière, ça pourrait être le mot de la fin, mais une dernière petite question Clara Chapaz, l'une des missions de la French Tech, c'était aussi de réconcilier les Français avec l'innovation et l'entrepreneuriat.

Et puis ça a été pas mal moqué, même la startup nation, etc.

Donc est-ce que cette mission a été remplie selon vous ?

Alors rempli, oui.

Aujourd'hui, quand la mission French Tech s'est lancée en 2013, il y avait, j'ai pas le chiffre exact, mais on dit à près moins de 5% des jeunes qui disaient vouloir être entrepreneur.

Aujourd'hui, c'est 53%.

Donc on voit une véritable progression.

Le mot French Tech, on le disait, est tombé dans le langage courant.

Quand on demande aux acteurs économiques, s'ils connaissent le mot French Tech, 78% répondent oui.

Donc on a rendu visible, on a donné envie, il y a une vraie dimension d'attractivité.

On voit que les gens ont envie de se lancer.

Par contre, je pense que là où il reste énormément à faire, et je finirais peut-être sur ce défi pour la prochaine décennie, c'est qu'on a un écosystème mûr, un écosystème qui a réussi, en tout cas cette première partie, on a des très beaux succès dont on parlait, mais qui est peut-être encore peu ouvert, souvent le profil type, et je vais tomber dans le cliché, mais malheureusement, le cliché n'est pas si loin de la réalité, c'est un homme.

Moins de 9% des startups sont confondés par des équipes 100% féminines.

C'est souvent un diplômé de grande école, probablement HEC ou Polytechnique.

80% des fondateurs ont fait des grandes études, back plus 5.

Il vient souvent de la région parisienne.

En tout cas, s'il est financé, il est certainement région parisienne, 80% des fonds levés vont vers les startups de la région parisienne, alors qu'une start-up sur deux est créée en dehors de Paris, donc on a un vrai décalage.

D'accord, il y a un différentiel.

Nous, on a lancé un certain nombre d'initiatives dont le programme Tramplin, qui vise à ouvrir les portes de cet écosystème tech, d'accompagner des publics qui sont éloignés de ce monde de la tech à la base, qui peut-être vivent dans des quartiers priorités de la ville,

[Transcript] Monde Numérique - Actu Technologies / [INTERVIEW] Clara Chappaz : les 10 ans de la French Tech

dans des zones rurales à revitaliser, qui sont réfugiés, boursiers, à pouvoir se lancer, à obtenir une bourse, à obtenir un accompagnement dans un incubateur. Mais est-ce qu'on est arrivé à 100% certainement pas ? Et je pense que c'est non seulement une question de vision, de la société qu'on veut construire, parce que le secteur de la tech est un très dynamique, il crée un très grand nombre d'opportunités économiques pour toutes et tous, mais c'est aussi une question de performance. Il n'est plus approuvé, en tout cas, je l'espère, qu'on crée les meilleurs produits et les meilleurs services quand on a des perspectives différentes, et aujourd'hui on empathie de se manquer de diversité, et on est mobilisé pour que ça change. Merci Clara Chapaz, directrice générale de la mission French Tech.